

SUITE DEPECHEES.

Bulletin météorologique.

Washington, 23 septembre.—Indications pour la Louisiane.—Temps beau; vents légers du sud.

DERNIERE HEURE.

L'Affaire Dreyfus.

Un rédacteur de "La Lanterne" blessé par la femme d'un député.

Paris, France, 23 septembre.—Mme Paulmier, femme de M. Charles Ernest Paulmier, député, a ajouté une nouvelle tragédie aux complications effarantes de l'affaire Dreyfus.

Mme Paulmier est entrée aujourd'hui dans le bureau de journal "La Lanterne" et a demandé M. Millerand.

Ce dernier était absent et M. Olivier s'est avancé pour recevoir la dame. Mais sans attendre d'explication Mme Paulmier a sorti un revolver de sa poche et fait feu deux fois sur M. Olivier, qui est tombé blessé sur le plancher. Il a été conduit à l'hôpital.

Mme Paulmier a été mise en état d'arrestation. Questionnée, elle a répondu froidement: Je désire tuer M. Millerand. Elle a expliqué que "La Lanterne" l'avait calomniée ainsi que son mari parce que celui-ci avait écrit au général Chanoine, ministre de la guerre, une lettre dans laquelle il demandait qu'un terme fût mis aux attaques contre l'armée à propos de l'affaire Dreyfus.

Les autorités militaires sont arrivées à leur but de réduire le colonel Picquart au silence en le mettant au secret.

L'admission dans la prison a été refusée aux amis du colonel.

Me Laborie, son avocat, s'est présenté vainement deux fois au bureau du secrétaire de la cour martiale pour obtenir la permission de voir son client. Chaque fois, il a été informé que le colonel Picquart était au secret et qu'on ne pouvait le voir qu'avec un ordre des autorités.

M. Laborie n'a pas pu obtenir cet ordre.

"La Liberté" prêche une mesure importante du ministère mardi prochain, mesure qui peut avoir pour conséquence la convocation des Chambres.

La réunion finale de la commission chargée de décider s'il y a sujet à révision du procès Dreyfus fixée à ce soir a été remise à demain matin à neuf heures.

Le rapport sera alors rédigé.

On est d'opinion dans les cercles ministériels que la commission recommandera la révision à M. Sarrien, ministre de la justice.

M. Brisson, président du conseil, est opposé à la convocation des Chambres, sous le prétexte que la révision est simplement une question de gouvernement.

Déclaration de Mme Paulmier.

Paris, France, 23 septembre.—La prétendue calomnie publiée par "La Lanterne" se trouvait dans un article écrit par un journaliste du nom de Ch. Turroll, et non par M. Millerand ou M. Olivier, article qui faisait allusion aux relations conjugales entre M. et Mme Paulmier.

L'article a été publié, présumant-on, à l'insu de M. Millerand. Une des balles tirées par Mme Paulmier a atteint M. Olivier à la poitrine. L'autre a pénétré dans la paume de sa main.

Mme Paulmier est une grande blonde. Elle fut un temps citée comme une beauté parisiennne et elle a conservé beaucoup de son élégance. Elle est très connue dans la meilleure société de la capitale.

Après son arrestation elle a dit:

Les polémiques de la presse atteignent une limite trop vile quand elles attaquent des femmes et des enfants. En l'absence de mon mari je n'avais d'autre alternative que de me défendre.

Si chaque femme ainsi attaquée agissait comme je l'ai fait, elle rendrait ces ignobles misérables plus prudents. Je regrette d'avoir été forcée de tirer sur un brave homme que je ne connaissais pas.

L'état de M. Olivier est très critique ce soir.

Bruit d'une accusation de trahison contre le colonel Picquart.

Paris, 23 septembre.—Quelques journaux disent que le général Chanoine en, signant l'autorisation de poursuite contre le colonel Picquart, a été trompé; il n'avait pas lu le document.

L'Echo de Paris, l'organe reconnu de l'état-major, déclare, dans une longue explication circonstanciée, que le général Chanoine a signé de propos délibéré, après avoir lu attentivement le rapport du général Zurlinden et le dossier Picquart.

Si le rapport est vrai, les deux généraux Zurlinden et Chanoine sont également responsables de la situation qui est considérée comme très grave.

"L'Echo de Paris" dit que l'on accuse le colonel Picquart de complicité avec Dreyfus et qu'il se pourrait bien que le colonel fut jugé à huis-clos pour trahison, malgré l'engagement qu'avait pris M. Brisson d'accorder un jugement public au colonel avant de consentir à son transfert à la prison du Cherche-Midi.

On continue à attaquer violemment le président Faure.

M. de Pressenat, de la Chambre des Députés, ancien éditeur du "Temps", a dans une assemblée publique, accusé M. Faure de préparer un coup d'état.

"L'Aurore" appelle le président un "fou grotesque" et une "canaille".

Aux Philippines.

Manille, Philippines, 25 septembre.—Une enquête faite avec soin sur la tentative d'emprisonnement contre Aguinaldo a démontré que le cuisinier n'était pas mort, comme on l'a annoncé, et que des crimes n'étaient pas impliqués comme l'ont prétendu les journaux.

Paterno, le président de l'assemblée nationale des Philippines, avait exagéré les faits.

Plusieurs casadéros espagnols ayant été mis en liberté à Malolos, deux d'entre eux étaient entrés au service d'Aguinaldo. Un jour l'un d'eux a mis dans la soupe un paquet d'oxalate de potasse, mais le cuisinier l'a vu et personne n'a été empoisonné.

On a trouvé un autre paquet dans la poche du casadero. Il y a des raisons de croire qu'il n'avait pas de complices.

Le gouvernement philippin avait l'intention d'envoyer au président McKinley une longue dépêche pour protester contre "certains faux rapports espagnols calculés de façon à détruire l'amitié entre les Philippines et les Américains".

Mais le gouvernement a simplement envoyé au gouvernement et au peuple américains, par l'intermédiaire du président McKinley, une dépêche exprimant une haute estime et des sentiments d'amitié pour les champions et les protecteurs des peuples opprimés, de la liberté et de l'indépendance.

Les Philippines donneront une grande fête jeudi prochain pour célébrer leur indépendance.

La fièvre jaune dans le Mississippi.

Jackson, Mississippi, 23 septembre.—On annonce ce soir qu'il y a quatre nouveaux cas de fièvre jaune à Taylor et que trois patients y sont en danger de mort.

Trois nouveaux cas et un décès sont annoncés d'Oxford. La situation générale reste la même.

La Question de la Production du Coton.

Les produits de la terre se divisent en deux catégories bien distinctes, mais également utiles à l'humanité, et ne se différenciant que par le caractère de leur consommation. Les uns, les articles alimentaires, sont d'un usage constant; nous en faisons usage à toute heure du jour et de la nuit, et comme, par leur nature, ils ne peuvent nous servir qu'une fois, il est nécessaire pour nous de les renouveler sans cesse. C'est ce qui fait la puissance toute particulière de l'agriculture proprement dite. Nous avons souvent entendu parler de la régularisation des produits de l'industrie manufacturière, en vue d'empêcher la consommation; jamais, de la réglementation des articles d'alimentation. On n'en jettera jamais trop sur le marché, et c'est parce qu'ils ont été, jusqu'ici, surabondants, aux Etats-Unis, que ceux-ci sont devenus si riches et si puissants.

Certes, après eux, les articles qui se placent le mieux, sont les textiles, — le coton, particulièrement, le plus populaire, le plus répandu des produits qui servent de vêtement à l'homme. Quelle différence, cependant! Sa culture, aux Etats-Unis, est datée de plus d'un siècle, et elle a plus de vingt ans que l'on se plaint par tout de l'excédent de sa production sur sa consommation. Il y a eu nous ne savons combien de conventions de planteurs, qui avaient pour but de modérer la production; elle n'a fait, pourtant, que croître, chaque année.

Des six millions de balles, que l'on expédiait sur les différents marchés, il y a une vingtaine d'années, nous sommes arrivés à un chiffre de 10,000,000 de balles. Y a-t-il eu augmentation correspondante dans la consommation? Malheureusement non. Elle a pourtant atteint, à un moment donné, 10,000,000 de balles; mais c'est à condition d'une baisse énorme dans les prix des cotons manufacturés. De telle sorte qu'avec plus de production, par conséquent plus de travail, les planteurs et les ouvriers des champs ne gagnent pas plus qu'auparavant, si toutefois, ils ne gagnent pas beaucoup moins.

Il doit y avoir, sans aucun doute, un remède à cet état de choses; mais on ne l'a pas encore trouvé jusqu'ici, parce qu'il est impossible à l'Etat de réglementer cette production. Comment le pourrait-il, en effet, quand les planteurs eux-mêmes se déclarent impuissants à y réussir? Ne les voit-on pas, souvent, violer, une fois rentrés sur leurs habitations, les règles qu'ils avaient adoptées avec enthousiasme, en convention? Il y a là à résoudre un problème qui vaut bien celui des Antilles et des Philippines, parce que l'humanité entière est intéressée à son heureuse solution.

OPERA FRANÇAIS.

Nous publierons demain le portrait et la biographie de Mme Péters-Fiorenza, une des artistes engagées par M. Charley pour notre prochaine saison théâtrale.

Nous annonçons, il y a un jour ou deux, l'engagement de Mlle Ponget. D'un correspondant, nous apprenons que l'excellente chanteuse légère vient de terminer un engagement à Bayet, et que c'est dans la ville de Bayet qu'elle a fait applaudir une dernière fois, par un public qui elle avait tenu dans le ravissement pendant toute la saison.

Il avait quarante quatre ans, elle n'en avait pas vingt. Son humeur s'était assombrie dans les graves soucis des affaires, et elle ne connaissait la vie que par les côtés joyeux.

Comment n'avait-il pas prévu que cette union disproportionnée pouvait engendrer de fatals mécomptes!

Elle l'avait trompé; mais combien d'autres auraient menti comme elle, comme elle n'aurait pu résister à l'appât des millions qu'il lui offrait imprudemment!

Elle avait troublé son foyer d'un amour incestueux. Mais à l'encore n'avait-il pas à accuser son aveuglement!

Il avait laissé, sans les surveiller, deux jeunes gens en perpétuel contact; il n'avait pas réfléchi que l'ardeur de leur jeunesse était un péril auquel ils devaient presque fatalement succomber. Peut-être s'étonner, si l'on rapproche deux matières combustibles, que la flamme en jaillisse!

Ah! oui, il avait été bien aveugle.

Il regretta le temps où il ignorait. Pourquoi lui avait-on révélé la pourvue vérité? L'illusion était si douce; pourquoi lui avait-on ravi?

C'était cette infernale Eléna qui lui avait rendu l'épouvantable service de l'éclairer, parce qu'elle voulait donner un élément à sa haine.

UNE Heureuse Journée.

Tout frais et tout verdissant. Dans les bois, des bandes d'oiseaux ragailleurs bequetaient la pousse nouvelle: les prés étaient pleins de narcisses, et les jaunes de poussière d'or, les abeilles ivres dansaient; tandis que sur les champs où, marquant la trame des sillons, le jeune blé pointait déjà—les semailles noirs et fleuris accouaient au passage du vent la neige embaumée de leurs branches.

Et les gens qui, depuis le soleil levé, sans souci du travail, ne quittaient plus le pas de leurs portées, disaient et redisaient, contemplant le ciel:

—Qu'il fait beau!

Il faisait même si beau, si cruellement beau que, Firmin et moi, nous rendant en classe, un désespoir soudain nous prit.

Mieux qu'un désespoir, une lassitude physique. Nos pieds étaient de plomb, nos jambes ne nous portaient plus. Le collège apparaissait très loin. Il ne nous semblait pas qu'il fût possible de l'atteindre. Même en l'atteignant, il nous semblait que nous ne verrions plus finir les interminables heures d'étude. Nous songions aux peines éternelles, nous avions la sensation de cet enfer du Père Bridaine, dont parfois le visage nous faisait peur, avec son cadran sans aiguilles et son balancier inexorable qui, à chaque battement, répond: «Jamais!—Toujours!» au poignant angoi des damnés.

Au milieu de la Grand-Place, des sauriens jouaient en guenilles: leur sort nous parut valoir mieux que le nôtre.

Devant une porte à porron, pour qu'il jout de la chaleur, on avait roulé, dans son fauteuil, un bon homme paralysique. Sous une vieille robe de chambre à dessins indiens son corps se raidissait, anguleux, immobile. Un visage pâle comme l'ivoire, les yeux fixes, vitifiés. Les lèvres pendaient. Il avait un foulard noué aux genoux; et de temps en temps sa main droite, qui n'était morte qu'à demi, essayait le geste de chasser les mouches.

Le bonhomme faisait peine à voir: mais le collège ne l'attendait pas: nous enviamus ce misérable!

On finit pourtant par y arriver, au collège.

La porte en était entr'ouverte; et, dans la cour qui fut un cloître, les professeurs se promenaient.

—Bonse! me fit Firmin.

—Non; pousse toi.

Nous ne pousseâmes ni l'un ni l'autre. Le premier coup de cloche tintait seulement, il nous restait au moins cinq minutes, et nous avions le temps d'aller faire un tour jusqu'aux remparts.

Les remparts; séjour digne des dieux l'hiver et les jours de mistral, vraie cimetière du roi René, où se donnent rendez-vous tous les paresseux de la ville pour s'embrasser un sarment gratis au soleil, en fumant des pipes.

Mais combien ils nous paraurent plus agréables cette après-midi-là, sans personne, dans la solitude avec les violiers couleur de miel qui parfumaient les vieilles pierres et les grandes gueules-de-loup à fleurs blanches qui se dressaient sur le bleu du ciel, entre les créneaux. On entendait le roulement doux des inébranlables pigeons fuyards nichés dans les brèches. La rivière grondait au loin. On se sentait en lieu d'asile.

Chut! derrière nous, par-dessus les toits des maisons, l'horloge sonnait: «Dang!... Doug!...»

—Deux heures! s'écria Firmin.

—Nous sommes venus à une heure moins cinq, il n'y a qu'un instant; tu aurais mal compté, il ne peut pas être deux heures.

—Alors, attends que la réplique. Mais à la réplique, l'horloge, de sa même voix, compta deux heures gravement. Que faire! Le temps avait coulé trop vite, et nous insu. Le sort était jeté, la classe était manquée.

Dire que nous fûmes navrés.

rait mentir. Au contraire, une fois la décision prise, on se sentit le pied plus léger, l'esprit plus libre. Mâtres de nous-mêmes jusqu'à la nuit! C'est maintenant que le collège semblait loin.

Firmin conclut: —Voilà! il faudrait cacher nos livres.

Et, pour commencer, nous cachâmes nos livres au creux d'un saule poussé sur les talus croulants de l'ancien fossé, au milieu des ronces.

Un garçon de ressource, ce Firmin! le véritable enfant de la nature, peu ferré sur les participes, mais qui n'avait pas son pareil dans l'art de découper les nids ou de dérober les fruits en maraude.

Malheureusement, à cause de la saison, nous ne pouvions espérer cerises ni figues, et les oiseaux ne volaient pas encore de buisson en buisson, méfants et craintifs, un brin de laine au bec.

La journée n'en fut pas moins délicieuse.

Firmin, pour éviter les mauvaises rencontres, m'avait tout de suite conduit—loin des quartiers trop habités où les bourgeois ont leurs villas, les artisans leurs vide-bouteilles—dans des lieux écartés, par des chemins perdus, derrière les collines qui cachaient la ville.

En revanche, ça et là, sur les cirques, le long des rivières, apparaissaient des taches blanches qui étaient des villages à moi inconnus. Firmin me les nommait: —Ceci est Bevoins, et plus loin, là-bas, c'est Salignac.

Tant de science m'épouvantait, je me croyais au bout du monde. Nous courûmes toutes les joies. On escalada des rochers dans des herbes qui sentaient bon. On prit le frais sous une grotte. On goûta sur l'herbe, près d'une source. Et comme Firmin avait du tabac au fond de ses poches, un berger à qui nous garnîmes la pipe, en échange nous donna du lait.

Mais à mesure que le soleil baissait, nous sentions peu à peu le remords envahir notre âme. Le premier, Firmin parla de retour.

Un retour triste, à pas alanguis. Nous marchâmes côte à côte, tête baissée, sans rien nous dire. Mais les mêmes craintes nous tenaient et nos pensées étaient communes.

Tout à coup je pressais.

Devant un bostion, aux abords de la ville, quel'un m'appela par son nom.

Cachons-nous, dit Firmin, c'est peut-être ton père!

—Ce n'était pas mon père, mais un de ses voisins, l'estimable M. Paloque, géomètre et marchand de biens. Je le reconnus à sa voix, à sa redingote, au piquet fiché près de lui en terre et à un instrument de forme bizarre qu'il brandissait. Il m'appela et appela aussi Firmin: —Approchez, on a besoin de vous.

Que diantre pouvait-il bien nous vouloir?

Nous approchâmes timidement, moi plus timidement que Firmin, car je venais d'apercevoir, en sautoir de fleurs, à quelques pas de l'estimable M. Paloque, la belle Mlle Olympe, dans ses opérations d'arpentage.

Deux paysans étaient venus, apportant chacun une brique; et devant eux, à côté d'un trou près duquel gisait une grosse pierre, l'estimable M. Paloque nous expliquait ce qu'il attendait de nous. Il s'agissait de poser une borne entre deux parts d'héritage, et nous allions, Firmin et moi, servir de témoins. Une joie subite gonfla mon cœur, mêlée d'amour. D'abord l'école buissonnière s'effaçait. Mon père ne pourrait rien dire. On a bien le droit de manquer le collège une fois par hasard pour rendre service à la société et servir de témoin à l'estimable M. Paloque.

—Que me veut cet homme? se dit-il; nous verrons.

Puis, après un moment de réflexion: Cette entrevue décidera peut-être du parti que je dois prendre à l'égard de sa fille.

Il continua sa promenade, mais bientôt le tintement de la cloche lui annonça l'heure du déjeuner.

Il n'y avait que deux écouverts; le père et le fils, sans se commuer par leurs réflexions, jetaient un regard attristé sur les places de Valentine et d'Edouard, vides désormais.

Le repas fut court, comme d'habitude; ni l'un ni l'autre ne firent honneur aux plats qui se succédaient devant eux.

La conversation manqua également d'entraîn, malgré les efforts de James pour arracher son père à la mélancolie de ses idées.

On arriva ainsi au café.

—James, dit M. Barruet, s'il tu fais tes calculs? Sais-tu, nous restera quelque chose après la liquidation!

—Je crois, mon père, sans erreur, car je n'ai pas encore étudié l'affaire dans tous ses détails, que nous pourrions dérober au naufrage quelques milliers de dollars.

—Il faudra mettre ça dans la villa des Fleurs!

—Oui, mon père.

—Et aussi notre hôtel de Pa-

loqua. Puis j'étais fier de faire œuvre d'homme, et heureux que la belle Mlle Olympe me vit.

Cependant les deux paysans avaient cessé leur brique en deux morceaux. Ils en échangeèrent un que chacun garda, mirent les deux autres au fond du trou, et plantèrent, pardessus, la grosse pierre.

Je suivais avec intérêt ce cérémonial étrange.

—Avez-vous vu?... demanda l'estimable M. Paloque.

—Nous avons vu.

—Alors vous vous rappelleriez! A même temps, deux gifles formidables, deux gifles à nus revers, tombèrent sur la joue de Firmin et sur la mienne.

Firmin hurlait; et, certes, jamais de la vie la belle Mlle Olympe, — ô désespoir, elle riait! — n'avait eu l'occasion de me voir aussi rouge.

Triste fin d'une heureuse journée!

On eût beau m'assurer qu'il n'y avait point là déshonneur et que c'était un usage ancien excellent pour graver certains faits importants dans la mémoire. Je gardai rancune, une rancune qui dure encore, à l'estimable M. Paloque, et pendant longtemps, amoureux quand même de la belle Mlle Olympe, je faisais de grands détours, dans mes promenades, pour éviter la pierre, la maudite pierre qui m'avait vu, en sa présence si durement humilié.

SOMMAIRE.

L'ABELLE DE DEMAIN.

Un Poète, suite, J. Gentil.

Le Socialisme, Yan de Leoca.

Mme Péters-Fiorenza, biographie et portrait.

L'Idéal à vingt ans, suite.

Un dit à la Grand-Île, feuilleton, Adolphe Le Mercier Du Quessay.

Les Oiseaux danseurs, Gambetta et l'Egypte.

La reine Wilhelmine et les sports.

Homo-Nemo, poème, J. G.

Cuisine.

Mondanité, Chiffon.

L'Actualité, etc., etc.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Le colonel Hopkins a eu une très heureuse idée en produisant, des le début de la saison théâtrale, la jolie chanteuse Sabel; elle a paisamment contribué à poser la troupe. Nous en dirons presque autant de Drey, qui s'est fait bruyamment applaudir, à chaque représentation de cette semaine. Ajouter à cela plusieurs autres attractions, et la pièce de résistance, "In Mizoura", et vous comprendrez qu'il y a là de quoi attirer la foule, chaque soir et chaque matin.

Athénée Louisianais.

COUCOU DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

Étude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits ainsi libellément que possible sur papier scolaire, réglé, avec

une marge, et seulement sur le verso et le recto.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom de l'auteur, aura mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture d'un manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel, BUS, ROUES, P. O. Box 728.

L'ABELLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAR AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, par trimestre: \$12.00. Un an: \$36.00. 6 mois: \$18.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, par trimestre: \$15.00. Un an: \$45.00. 6 mois: \$22.50.

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, par trimestre: \$4.00. Un an: \$12.00. 6 mois: \$6.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, par trimestre: \$6.00. Un an: \$18.00. 6 mois: \$9.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans celle quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner à cette édition, s'adressent au marchand.

Nos agents peuvent faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Je le sais, le prix de ces deux manuscrits est entré dans mes calculs.

—Mon pauvre James, tu ne l'attendais pas, quand nous produisons nos sermons si bas.

—C'est l'histoire de tous les jours; combien de nos compatriotes ont perdu et fait plusieurs fois leur fortune!

—Ils n'avaient une bonne fois traversé une de ces crises qui paralysent la volonté.

—Qu'en savez-vous mon père? Le double coup qui vient de vous atteindre est terrible, mais j'ai toujours pensé que votre courage est supérieur à toutes les épreuves.

M. Barruet secoua la tête.

—Mon père, reprit James, j'ai toujours entendu dire que le travail est le grand consolateur, que celui dont la tête et les bras sont occupés finit toujours par oublier ses peines. Nous travaillerons.

[A continuer]

Je ne veux pas que cet homme pénètre chez moi; demandez-lui son adresse; j'irai le trouver demain matin.